

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

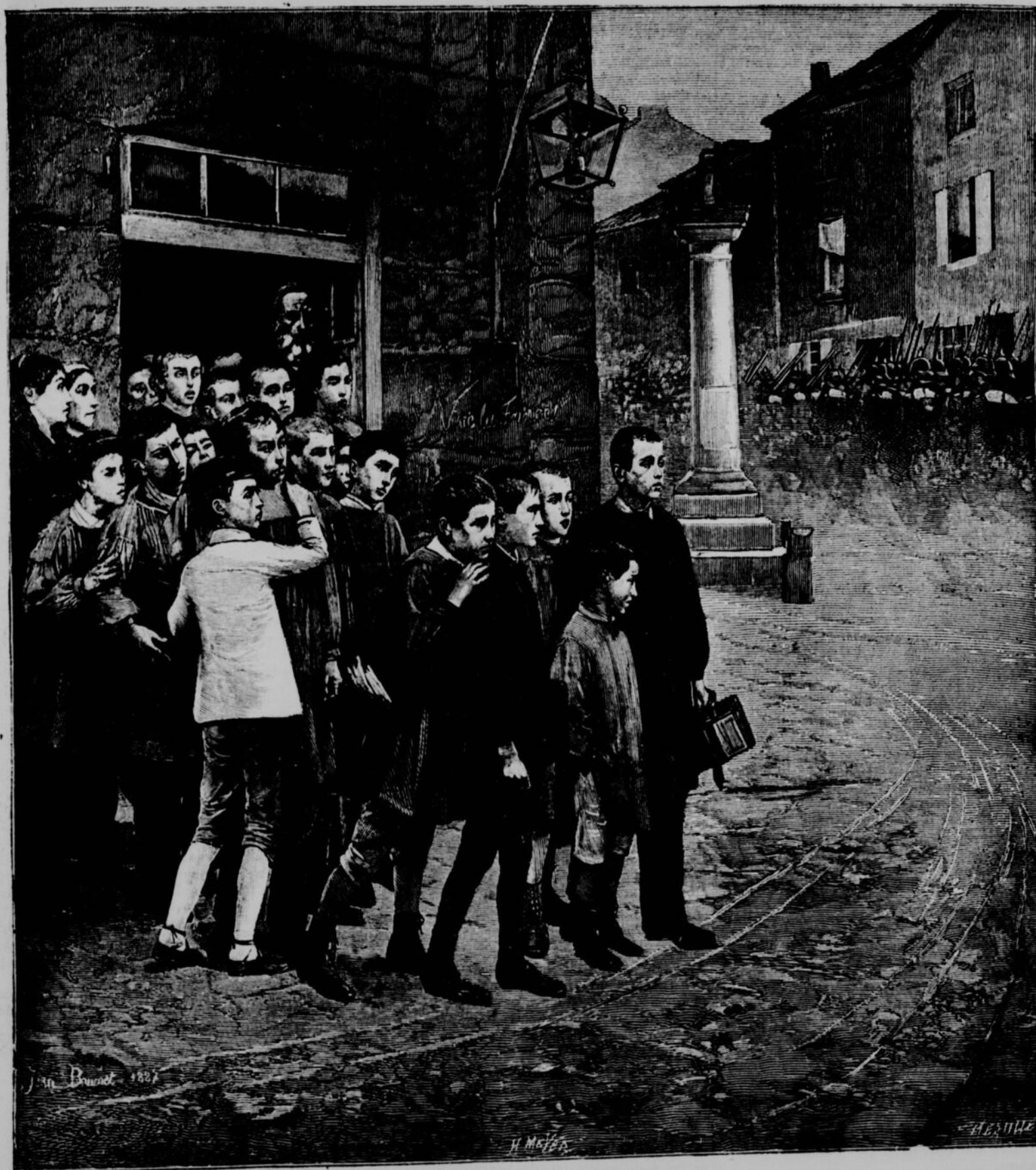
Un An, \$3.00 Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts . . . 5 cents la copie

5^{ÈME} ANNÉE, N° 224 — SAMEDI, 18 AOUT 1888

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIETAIRES
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion 10 cents
Insertions subséquentes 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



LES VOILÀ QUI PASSENT! (SOUVENIR DE 1871)
Tableau de M. Jean Brunet

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 18 AOUT 1888

SOMMAIRE

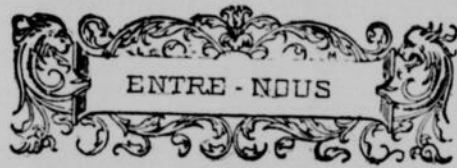
TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Poésie : La bataille de Sainte-Foye, par Rémi Tremblay. — Etymologie, par Hector Servadee. — M. l'abbé Thomas Moreau. — Nos gravures. — La science amusante. — Les premiers soins. — Usages et coutumes. — Connaissances utiles. — Choses et autres. — Récréation de la famille. — Feuilleton

GRAVURES : Les voilà qui passent ! (souvenir de 1871). — Le duel Boulanger-Floquet. — Le portrait de M. l'abbé Moreau. — Gravure du Feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	25
3me "	-	-	-	15
4me "	-	-	-	10
5me "	-	-	-	5
6me "	-	-	-	4
7me "	-	-	-	3
8me "	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	86
94 Primes				\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



À l'heure de notre départ pour la France, plus d'une personne m'a dit :

— Que vous êtes heureux d'aller revoir le beau pays de nos aïeux ; mais je vais prendre patience, j'irai l'année prochaine.

L'année prochaine ! c'est le mot de tous ceux qui se proposent d'aller en France.

Pourquoi l'année prochaine ? c'est évidemment à cause de l'exposition qui, malgré tout, sera un succès, un immense succès, car la France veut faire des merveilles, et ceux qui ont assisté aux expositions de 1867 et de 1878 savent ce qu'elle peut réaliser de rêves quand elle l'a décidé.

Vous savez tout ce qu'on a dit pour et contre ce grand projet, et je ne veux pas ouvrir de nouveau le débat ; ce qu'il est important de savoir, c'est que la chose aura lieu et que l'on se passera très bien de la présence des Allemands et des gens qui ne veulent pas y figurer.

Que l'idée soit bonne ou mauvaise, je m'en moque comme d'une guigne, car les plus mauvaises idées sont souvent les meilleures, puisqu'elles font ressortir les bonnes.

Si chacun n'y voit même que de bonnes idées, tout le monde s'en plaindrait sans doute, et la vie serait d'une monotonie désespérante.

La France offrira l'année prochaine une fête splendide au monde entier, et les hommes qui sont souvent plus sages que les gouvernements s'empresseront d'y assister pour s'instruire et constater les progrès intellectuels et matériels de l'humanité. Quant à ceux qui, de parti pris, ne voudront pas y aller, grand bien leur fasse !

*** Si une nation décidait de fêter l'anniversaire, le centenaire ou le millénaire quelconque du péché d'Adam, je ferais tous mes efforts pour assister à la fête, bien que notre premier père se soit très mal conduit et qu'il soit cause de tous nos maux.

Il faut accepter les faits tels qu'ils sont et ne pas trop s'épuiser à récriminer contre le passé, sous peine de devenir ridicule.

Adam a eu tort de manger la pomme, d'accord,

mais c'est un fruit que les Canadiens aiment beaucoup, et j'en connais peu qui refusent d'y mordre. C'est peut-être pour cela que je me sens si disposé à absoudre le mari d'Eve.

Certains gens, cependant, se refusent à aimer le moment présent et persistent à n'avoir de sympathies que pour le passé, et, en les entendant, je me rappelle toujours cette femme qui rappelait les fureurs de son premier mari et,

Moitié riant, moitié rêveuse.

Elle ajouta ce mot charmant :

Ch ! c'était le bon temps ; j'étais bien malheureuse !

Quoiqu'il en soit et quel que puisse être le microbe qui pervertit la cervelle de ces Héraldites, je les plains et n'envie nullement leur rôle de bâtons dans les roues.

*** Si tous ceux qui se proposent d'aller en France l'an prochain donnent suite à leur projet, il est certain que notre mère-patrie sera trop petite pour recevoir tous ses visiteurs, et ce serait alors le moment d'effectuer la réalisation d'un rêve que je caresse depuis longtemps.

Les relations sont aujourd'hui si faciles et le besoin de voyager devient si grand, que les peuples devraient changer de place pendant quelques mois.

Ne serait-il pas facile de s'arranger, avec certaines familles françaises, en leur disant :

— Nous avons envie d'aller voir votre pays comme vous souhaitez visiter le nôtre, faisons une affaire ; embarquez-vous, venez ici, prenez ma maison, cédez-moi la vôtre, et nous nous trouverons tout installés et à notre aise. L'échange durera deux mois, trois mois, à votre gré.

Ne serait-ce pas charmant que de pouvoir penser en partant :

— Je n'ai à me préoccuper de rien, ni de choix d'hôtel, de servante, etc. Tout est près là-bas, on m'attend et je vais entrer chez moi.

Et quels résultats ne pourrait-on pas obtenir par suite des réflexions que l'on se ferait mutuellement après avoir ainsi pénétré dans la vie intime les uns des autres ; quelles amitiés naîtraient, quelles bonnes relations et... quelles haines pourraient-elles être ?

Ce rêve deviendra cependant réalité un jour, car les hôtels deviennent trop absorbants et trop ruineux, et le jour où les hôteliers seront forcés d'abandonner leur commerce de marchands de soupe, de sommeil et de whiskey, la fortune publique n'en sera que plus grande.

Enfin ! c'est un projet, idiot pour le moment, excellent peut-être dans l'avenir.

*** Quelque chose de plus idiot encore cependant, à mon avis, une chose criminelle même, c'est l'habitude qu'ont, malheureusement dans notre pays, beaucoup de mères de famille de vouer leurs enfants à une mort presque certaine ou tout au moins à des maladies sérieuses, en leur donnant des sirops opiacés afin de les faire dormir.

C'est bien mal comprendre ses devoirs que d'en agir ainsi.

Je trouve dans la *Gazette Médicale* de Montréal, un excellent article sur ce sujet, par le Dr J. Asselin, et j'en détache un passage dont la lecture pourra être utile à plus d'une lectrice du MONDE ILLUSTRÉ :

« Pourquoi les bonnes, mais imprudentes mères, donnent-elles à leurs bébés ce qu'elles appellent généralement des gouttes ? La réponse est assez facile : « Mon enfant ne fait que pleurer, crier, il nous fait passer des nuits blanches, et mon mari, après sa journée de travail, est bien aise de se reposer et souvent celui-ci me dit : donne-lui donc quelque chose pour le faire dormir ; je suis, à la fin, agacé de ces cris continuels, fais-les donc cesser. » — Quoi donner, sinon des gouttes ? — La voisine, dit le père, a fait prendre je ne sais combien de bouteilles de tel ou tel sirop, et vois comme ses enfants se portent bien.

« Oui, mais ce père oublie que sur dix ou douze enfants, il ne lui en reste que trois ou quatre, les autres étant morts dans les premiers mois de leur existence. Je ne veux pas dire, ni même insinuer, que ces fameux sirops sont toujours coupables, mais malheureusement, quand ils ont été introduits dans la famille, ils sont toujours redou-

tables et ils doivent au moins expliquer leur présence dans la maison. Il est en général, plus que probable qu'ils ont été des aides dangereux dans ces tristes circonstances. Cette funeste habitude s'acquiert d'une manière facile.

« Au début, les gouttes produisent un effet magique. Cet enfant qui, tout à l'heure criait, comme disent les parents, à fendre l'air, se calme et s'endort. Pendant ce temps-là le père et la mère se livrent de leur côté au sommeil. Oh ! quel merveilleux sirop disent-ils. Oui, mais que se passe-t-il chez l'enfant ? Ce calme trompeur que nous lisons sur sa figure n'a pas longue durée. Il dort mais son sommeil est agité, il a des soubresauts. Il dort mais forcément d'un sommeil fatigant ; voyez sa figure le lendemain matin, elle est pâle, les yeux sont abattus, les paupières sont boursoufflées, les traits sont tirés, la tête est lourde, appesantie ; en un mot, l'aspect général indique le malaise et la fatigue. Les cris que, la veille au soir, l'opium avait modérés, empêchés, reparaissent plus aigus, plus stridents. Ce sommeil peu réparateur rend durant le jour les enfants maussades, insupportables, et pour avoir de nouveau la paix, on a recours de nouveau aux gouttes.

« La mère s'en réjouit ; elle pourra faire son ouvrage et elle ne sera pas troublée par les impatiences de son mari. Le soir, la scène de la veille se renouvelle ; mais ici il y a une variante, le nombre des gouttes est augmenté : « Il dormira plus tranquille peut-être, ce pauvre petit ! » Et ainsi de suite jusqu'à ce que les parents nous disent : « Je ne compte plus maintenant, docteur, je donne à peu près. »

« Cet à peu près est terrible, et je n'ose m'arrêter à cette pensée qu'un grand nombre d'enfants ont été de cette manière involontairement empoisonnés. »

Tout cela est très vrai ; mais, malgré tout l'amour que peut ressentir une mère pour son enfant, l'habitude l'emporte, et ainsi que l'a dit Bossuet : « L'accoutumance nous ôte ce qu'il y a de plus vil dans le sentiment. »

*** Qui croirait que de nos jours encore on voit se renouveler les horreurs de la traite des esclaves, comme au bon vieux temps, que regrettent certaines personnes.

Et cependant cela est si vrai que le cardinal Lavignerie, le vénérable prélat de l'Afrique française, vient de se rendre à Rome afin d'exposer au pape certains faits qui ne laissent aucun doute sur la manière dont se conduisent certains potentats dans l'intérieur de l'Afrique.

Le trafic des esclaves, au lieu de diminuer, augmente, et des centaines de mille de ces infortunés sont vendus chaque année par les Arabes.

Le traitement qu'on leur inflige pour les conduire, du lieu où ils ont été enlevés au marché, est horrible, et ceux qui sont trop faibles pour suivre la caravane sont impitoyablement massacrés.

Léon XIII, après avoir entendu le rapport du cardinal de Lavignerie, a pris immédiatement la décision d'employer tous les moyens en son pouvoir pour réprimer ces horreurs ; il espère que l'indignation de l'Europe obligera les autorités égyptiennes et surtout le sultan de Zanzibar à prendre des mesures rigoureuses contre la traite, et si ce dernier était rendu responsable du trafic des esclaves qui se fait ouvertement dans ses domaines, l'état de choses actuel changerait promptement.

Vous voyez que la situation est grave, et il est à désirer que l'appel fait par l'Eglise aux différentes puissances européennes sera entendu.

Léon Ledieu

L'ami qui s'abstient de rendre de petits services, se réservant pour les grands, est comme un mauvais riche qui, avec des billets de cent dollars en poche, se dispense de donner un sou à un pauvre.—G. M. VALTOUR.



LA BATAILLE DE SAINTE-FOY (*)

Québec était aux mains des troupes d'Angleterre. Depuis que les frimas avaient durci la terre, Nos canadiens, couverts de sordides haillons, Exténués, formaient de nouveaux bataillons. Cinq ans de durs combats, de luttes incessantes Avaient désagrégé leurs cohortes, puis-antes Par la valeur surtout. On était à la fin De l'hiver. Epuisés de fatigue et de faim, Ces preux avaient encor la menace à la bouche. Chacun voulait brûler sa dernière cartouche Et disputer, quand même, aux nouveaux arrivés Sa demeure et ses champs à moitié cultivés.

Tandis que nos colons défendaient la frontière O honte ! on avait vu l'engeance tripotière Qui composait la cour de l'infâme Bigot, Pressurer le pays, s'arrondir un magot, Thésauriser au prix de la longue souffrance D'un peuple, et s'acheter de beaux châteaux en France. Le brave paysan, victime de ce vol, N'en persistait pas moins à défendre le sol Qu'il avait défriché, qu'il laissait sans culture. Ignorant où les siens prendraient leur nourriture, Il se précipitait à l'appel du devoir, Sourd aux pressentiments qui lui faisaient prévoir La misère au logis.

Si la ferme en ruine Rapportait quelques grains, la vaillante héroïne, Qui la cultivait seule et piochait sans repos, Se voyait rançonner par les leveurs d'impôts.

On savait tout cela dans le pays mais, comme L'Anglais nous attaquait, on ne vit pas un homme, Parmi tous ces soldats obscurs déguenillés, Préférer au bivouac ses champs ensevelis. Tout homme était soldat pendant ces jours d'alarmes : Des gamins de douze ans portaient déjà les armes ; L'aïeul, le petit-fils, marchaient au même rang. On avait rationné tout ce peuple mourant ; Le pain manquait partout excepté chez les traîtres Qui faisaient bonne chère et gouvernaient en maîtres. Au sommet l'infamie et la cupidité, Ailleurs le dévouement et l'intrépidité.

Quand du fameux Bigot l'immonde satrapie Se gavait, l'hôpital n'avait pas de charpie. Pour donner aux blessés les premiers pansements, On déchirait le linge et les sous-vêtements Que l'épouse ou la sœur d'un soldat de milice, Ou la religieuse apportaient à l'hospice. Des artilleurs prenaient leur chemise en haillons Et leur vieux drap de lit pour bourrer leurs canons.

Lorsque le vieux Québec avait ouvert ses portes, La foule agonisait. Les âmes les plus fortes Redoutaient un hiver sans pain et sans abri ; Les enfants grelottaient sous le ciel assombri Et cherchaient à travers les débris de murailles Un remède à la faim qui rongeaient leurs entrailles : Le général anglais eut la compassion D'ordonner que l'on fit la distribution Des vivres aux vaincus. C'était agir en homme, Et Murray valait bien maître Bigot en somme. Comme on approuvait fort ce trait d'humanité, Chacun lui promettait qu'il serait bien traité Lorsqu'on aurait vengé la sanglante défaite Des plaines d'Abraham. Or, sans être prophète, On pouvait pressentir que le drapeau français Ne serait plus ici témoin de nos succès.

Les cœurs endoloris étaient remplis de rage. Puisant dans les revers un regain de courage, On voulait triompher par un sublime effort, Ecraser les Anglais sous les murs du vieux fort, Humilier encor l'Anglo-terre orgueilleuse Et venger l'étendard de la France oubliée.

Dès le vingt-huit avril, sept mille vétérans, Epaves des grands jours, avaient repris leurs rangs. C'était à peu près tout l'effectif disponible. Par trois jours et trois nuits d'une marche pénible, Dans la neige et la boue à travers les forêts, Sur des chemins affreux, à travers les marais, Ils avaient pu franchir, torrents, mornes, coulées. Bravant froid, givre, faim, averses, giboulées, L'œil en feu, le cœur ferme, ils venaient d'arriver En face des hauteurs qu'il fallait enlever.

* Dernier combat livré aux Anglais par les troupes françaises et les milices canadiennes. Les descendants des hommes qui ont remporté cette brillante victoire ne sauraient être considérés comme un peuple conquis.

M. Rémi Tremblay a écrit la pièce suivante pour son prochain volume de poésies, *Coups d'aile et coups de bec*, actuellement sous presse.

Les plaines d'Abraham qui s'offraient à leur vue, Rappelaient aux anciens la défaite imprévue Qui naguère avait mis leurs rangs en désarroi ; Ils gravissaient les bords du plateau Sainte-Foy. Ils voulaient traverser l'ancien champ de bataille, Où leurs vieux compagnons fauchés par la mitraille, Avaient laissé leurs os ; ils venaient les venger, Attaquer le vieux fort et chasser l'étranger.

Mais le bouillant Murray, qu'on n'avait pu surprendre, Était sorti des murs pour venir les attendre. Adossant ses soldats aux Buttes de Neveu, Aux nombreux artilleurs il commanda le feu. Les nôtres arrivaient sans leur artillerie. Des grenadiers français la phalange aguerrie Soutint le premier choc de nombreux bataillons. Trainés par nos soldats, seuls, trois petits canons Avaient pu traverser les marais de la Suède. L'avant-garde grimpa la pente abrupte et raide, Débouchait sur le bord du plateau, quand Lévis De se rompre en deux corps lui fit porter l'avis.

L'un des détachements se porte vers la route ; L'autre, allant vers la droite occupe la redoute. Ouvrage des Anglais couvrant l'Anse au Foulon. S'adossant au moulin de la ferme Dumont, La moitié d'avant-garde, appuyé de l'aile gauche, Résiste bravement sous le feu qui la fauche. La redoute attaquée, à droite, en fait autant.

Puis, sur l'ordre du chef, toujours en combattant, En bon ordre on rejoint les vaillants camarades, Calmes sous les obus comme aux jours de parades. Qui débouchaient alors sur le terrain boueux.

Lévis, pour ménager ces soldats généreux, Leur avait commandé d'abandonner leur prise. Bientôt, les assaillants, qu'un premier succès grise, Les serrant de trop près, vont tomber sous le feu Des renforts accourus. Aux Buttes de Neveu, Comptant plus que jamais sur son artillerie, Murray donne pour ordre à chaque batterie D'accélérer le tir et de bien mitrailler Certain bout de chemin qu'il voudrait balayer.

« C'est par là que nous vient, dit-il, la caravane Des Français. Poussez-moi cela dans la savane Ces paysans venus à travers les marais, Il faut les refouler dans leurs sombres forêts. Ces affamés chez nous voudraient faire ripaille, Nous allons leur servir un repas de mitraille, Et le tailleur qu'il faut à ces déguenillés C'est un bon fossoyeur ; ils seront habillés. »

Il dit et vingt éclairs aux flammes meurtrières Jaillirent à la fois. Nos cohortes guerrières Se voyaient décimer et resserrer leurs rangs. Dominant le tumulte et les cris des mourants, Le bronze mugissait à de courts intervalles. En face du moulin, ceux qu'éparpagnaient les balles S'abattaient écrasés par la trombe de fer Que les canons crachaient avec un bruit d'enfer.

Les cadavres français jonchent déjà la plaine Le chef de l'avant-garde est tombé dans l'arène. Mais ceux qu'il commandait n'en sont pas alarmés ; Chez ces vieux vétérans, à vaincre accoutumés, Chacun peut au besoin commander une escouade. Attaquant à leur tour malgré la canonnade, Ils acculent l'Anglais au pied d'un mamelon Et chassent l'ennemi de la ferme Dumont. On les déloge encor, mais la charge brillante Recommence, et voici la cohorte vaillante Bel et bien installée à l'abri du moulin !

Grâce à ce beau succès, Lévis sur le terrain Avait pu déployer le reste de l'armée ; La ligne de bataille avait été formée. Alors, de Canadiens un double bataillon Dût reprendre d'assaut la redoute au Foulon. Sortant d'un bois touffu, la phalange intrépide, Après quelques instants d'une course rapide, Franchit l'épaulement, saute dans les fossés ; Par les coups de mousquets, les crânes fracassés, Répandant sur le sol des débris de cervelle, Pictinant dans la boue et le sang qui ruisselle, On se bat corps à corps ; le poste est emporté Et l'ennemi battu s'enfuit épouvanté.

A droite, nos soldats occupaient la redoute, A gauche, le moulin qui commandait la route. Les canons foudroyaient ces deux points opposés ; Mais, voyant ses efforts partout neutralisés, Murray veut enfoncer le centre de l'armée. Une masse compacte, à travers la fumée, Accourt, et des Français les feux de pelotons N'ont pu rompre l'élan des rouges bataillons, Lorsqu'un détachement choisi dans la milice, Pour ralentir le choc, s'avance dans la lice. Ils sont de Montréal ces solides gaillards Et le désir de vaincre allume leurs regards. Ils restent de pied ferme au milieu du carnage ; Quand les rangs sont broyés, redoublant de courage,

On referme la brèche et bientôt les Français Se sont fait un rempart de cadavres anglais. Des braves Canadiens le commandant succombe ; Il est enseveli sous l'humaine hécatombe. Ainsi de Montréal, le brave régiment Au colonel Réaume érige un monument. Le sang coule à grands flots ; il détrempe la fange. Rien ne fait reculer l'héroïque phalange Qui, derrière un rempart de cadavres fumants, Fusille les Anglais de colère écumeants.

Pendant qu'on repoussait l'impuissante furie Des rouges fantassins, contre l'artillerie Nos braves miliciens se déployaient ailleurs ; Près des bouches à feu, chacun des tireurs S'abat, le canon gronde ; alors il se redresse, Fusille, à bout portant, l'artilleur sur sa pièce.

Grâce à ce mouvement subit inopiné, Pour la dernière fois le bronze avait tonné Sur le chemin Saint-Jean. Les pièces enclouées Ne pouvaient plus servir. En s'ouvrant des trouées A travers les Anglais qui barraient leur chemin, Nos tireurs allaient délivrer le moulin Des engins meurtriers qui le battaient en brèche.

Ils prennent les canons ! Maintenant rien n'empêche D'envelopper Murray comme dans un filet C'était précisément ce que Lévis voulait. Le Royal-Roussillon pousse à la baïonnette, Enfonce l'aile gauche anglaise et ne s'arrête Qu'aux Buttes de Neveu.

Les Anglais repoussés, Voyant qu'on harcelait leurs groupes dispersés, Abandonnent leurs morts. Leur déroute est complète. Le régiment chargé de couper leur retraite Dirige ses efforts vers un autre côté ; Un ordre mal compris ou mal exécuté Donne à Murray le temps de rentrer dans la ville.

Hélas ! ce bel exploit devait être inutile Et ces héros, pour prix de leurs mâles vertus Furent livrés à ceux qu'ils avaient combattus.

Rémi Tremblay

Montréal, août 1888.

ÉTYMOLOGIE

RIMOUSKI



On ne s'accorde pas sur l'étymologie du mot Rimouski. Mgr Charles Guay, qui a souvent eu occasion de rencontrer des Micmacs, dit que Rimouski est un mot micmaque, signifiant *Rivière de Chien*.

Les Sauvages ont l'habitude de nommer les endroits où ils séjournent d'après les inconvénients ou les avantages qu'ils y éprouvent. Or, le fleuve Saint-Laurent entre la terre ferme et l'île Saint-Barnabé n'étant pas navigable à marée basse, les Sauvages éprouvaient un certain mécontentement de ce retard ; de là *Rivière de Chien*.

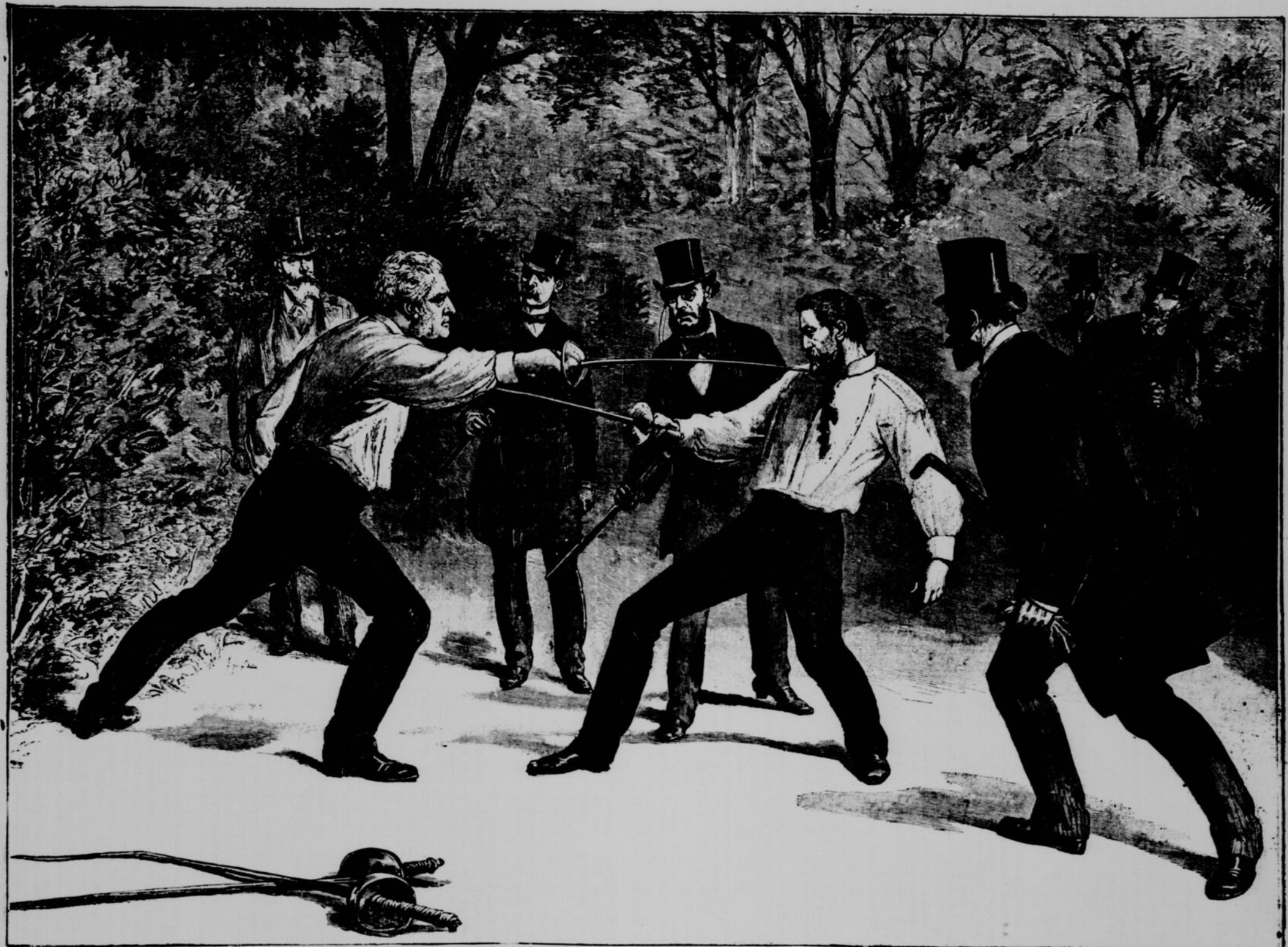
D'un autre côté, Mgr Tanguay veut que le mot Rimouski signifie *Terre à l'Original*. Pour appuyer sa prétention il ajoute que, dans les premiers temps de la colonie, l'original se trouvait en très grande abondance à Rimouski. Aussi, le chasseur, après quelques heures de courses à travers les bois, revenait à son logis toujours chargé des dépouilles de cet animal, et de là *Terre à l'Original*.

L'étymologie la plus acceptable, à notre humble avis, est celle donnée par Mgr Lafleche, qui possède à fond plusieurs dialectes indiens. Rimouski, selon Sa Grandeur, est un mot de la langue des Sautaux et signifie *demeure du chien*. De *Animousk*, chien, et *Ki-ou-gi*, demeure. En changeant n en r, on aura *Arimouski*, *maison du chien*.

Les Sauvages découvrirent, dans leurs courses à travers les bois, plusieurs tanières habitées par des animaux sauvages ressemblants beaucoup à nos chiens d'aujourd'hui. Les Sauvages, voyant ces tanières, auraient nommé cet endroit Rimouski, *demeure du chien*.

HECTOR SERVADEC.

L'ivresse voile le regard, altère la claire perception de la réalité ; elle fait oublier à ceux qui gouvernent les leçons du passé.—G. ROTHAN.



M. George Perin. M. Floquet. M. Clémenceau M. Laisant. Général Boulanger. M. Le Hérisse. Les medecins.

LE DUEL BOULANGER-FLOQUET

L'ABBÉ THOMAS MOREAU

J'ÉTAIS à causer, l'autre jour, avec un ami sur notre bon vieux temps de collège, ce second foyer paternel du jeune homme.

Bien des souvenirs, relatifs aux personnes et aux choses, se précipitèrent à notre esprit durant la conversation : les événements plus ou moins importants qui avaient eu lieu durant notre cours d'études, les promenades au Lac et les glissades à la Croix, les tournois aux jeux de paume et de barre, les séances académiques, enfin les élèves qui s'étaient le plus signalés par leurs talents et par leurs succès.

Entre autres personnages dont nous aimions à évoquer le souvenir, était l'abbé Moreau, qui figure en tête de cet article. On s'accordait tous deux, mon ami et moi, à dire que cet abbé était la figure peut-être la plus remarquable de toutes celles qui ont passé sous le toit du séminaire de Nicolet. Puis on regrettait cette mort prématurée arrivée dans la force de l'âge et du talent. Quelle belle partie de sa carrière encore à parcourir ! Quel bien n'eût-il pas fait dans l'espace de vingt ans ! Un autre regret se mêlait à celui-là : on trouvait que cet homme si distingué n'avaient pas encore reçu un hommage digne de sa valeur et de son mérite. Quelques plumes avaient bien décerné à la hâte des louanges certainement justes ; mais ces notices manquaient d'ordre, n'avaient pas de vue d'ensemble, et plusieurs traits de la vie de l'illustre professeur du séminaire de Nicolet avaient été laissés dans l'ombre ou n'avaient été qu'à demi dessinés.

A la suggestion pressante de mon interlocuteur ami, je viens donc essayer ici de remplir cette lacune.

Je ne le fais pas, toutefois, sans éprouver un sentiment d'inquiétude ; car, d'un côté, je connais le haut mérite de notre cher ami défunt, et de l'autre je connais aussi mon peu de titres à entreprendre une pareille tâche. N'importe, je tente l'aventure, guidé par un sentiment d'amitié et de justice. Heureux et bien récompensé serais-je si je puis intéresser quelque peu les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, ainsi que les chauds et nombreux amis de l'illustre défunt.

L'abbé Moreau était un de mes contemporains de collège. Je me rappelle encore la sensation que fit son entrée dans le séminaire. Il n'avait pourtant pas un extérieur bien imposant ; c'était le contraire plutôt qui se faisait remarquer. Mais il était reconnu déjà pour un élève intelligent, même très intelligent. L'avenir confirma bientôt les dires de la renommée.

Il se plaça tout de suite à la tête de ses confrères, et fit deux classes en une seule année. Il répéta le même jeu l'année suivante. Dans ces deux années, il manifesta une intelligence supérieure dans l'étude et la connaissance des langues latine et grecque.

Arrivé en belles-lettres, il montra son aptitude pour la composition littéraire, et toujours, dans les concours hebdomadaires, il arrivait au premier rang. Aussi, ses confrères avaient fini par ne plus compter avec lui. Ils tâchaient de lutter entre eux, et lorsque l'un d'eux s'élevait au second rang de la classe, il se croyait au pre-

mier. Leur condisciple était donc regardé comme tout à fait hors de concours.

En science, en philosophie intellectuelle surtout, notre ami donna la mesure de son intelligence distinguée. Il dévora les cours classiques qui étaient dans les mains des élèves, et fit voir bientôt à ses professeurs qu'il fallait à cette vaste intelligence des études plus étendues, plus sérieuses.

Son cours d'études fini et ayant décidé d'entrer dans l'état ecclésiastique, les messieurs du séminaire s'empressèrent de lui offrir l'enseignement dans une classe. Mais l'embarras était grand. Quelle classe lui donner ? Celle des lettres ou celle des sciences ? Il était extrêmement apte à enseigner dans les deux genres. On se décida pour la première. Il fut successivement professeur de belles lettres et de rhétorique.

Ayant alors la liberté de regarder dans les grands cours de littérature de la bibliothèque du séminaire, il parcourut rapidement tout ce champ des lettres : La Harpe, Le Batteux, Rollin, Quintilien, Blaire, Mgr Dupanloup et plusieurs autres

dans les lettres, on jugea à propos de lui confier l'enseignement important de la philosophie intellectuelle. Le vaillant professeur accepta volontiers la position nouvelle, et se livra avec un redoublement d'ardeur à l'étude de la philosophie.

Après avoir jeté un coup d'œil sur les cours classiques modernes, et les avoir scrutés et analysés, il ne se sentit pas satisfait. Il lui fallait quelque chose de plus complet, de plus étendu, de plus élevé. Il ouvrit donc le livre du philosophe des philosophes, le livre du théologien des théologiens, la fameuse *Somme* de saint Thomas d'Aquin.

A peine eût-il entrevu le plan de cet incomparable ouvrage—l'existence de Dieu, le mouvement de l'âme vers Dieu, le Christ, voie par laquelle l'âme s'élève et s'unit à Dieu—à peine, dis-je, eût-il entrevu ce magnifique plan de la Création et de la Rédemption, véritable clef du mystère de la vie, qu'il fut ravi et tourmenté d'une faim et d'une soif de l'étude de saint Thomas, telles qu'il en perdait presque le boire et le manger.

Il était constamment préoccupé de sa chère *Somme*. Il avait toujours le regard de la pensée vers ces horizons splendides de la vérité et de la foi. Il ne parlait plus enfin que de saint Thomas...

Il me disait souvent : « Mon cher ami, vous ne sauriez croire combien cette étude me fait du bien. Non-seulement j'y acquiers des connaissances et des lumières pour mon esprit, mais j'en retire encore un grand amour pour Dieu. Jamais je ne me suis senti aussi dévot. »

Aussi, quand l'occasion s'en présentait, qu'il était beau de lui entendre développer une thèse de la *Somme* ! Son œil s'animait, sa voix s'élevait graduellement, sa figure, d'ordinaire terne, pâle, se colorait quelque peu, sa phrase prenait une allure éloquente, et l'on restait sous le charme de cette effusion savante.

Quelquefois, dans un cercle de confrères ou d'amis, la conversation tombait sur quelque sujet d'histoire, de philosophie, de théologie, de politique, etc., etc., chacun prenait part à la conversation, émettait son avis.

L'abbé placé dans un coin de la salle, suivait silencieux les commencements de la joute. Lorsqu'il venait à remarquer quelque appréciation risquée, boîteuse, il entrait tout doucement dans l'arène, et tentait avec calme de rectifier l'avancé. Si l'interlocuteur avait le courage de regimber quelque peu, l'abbé, de son côté, augmentait quelque peu le ton et serrait de près son raisonnement. A ce moment là, plus d'un discutant se retirait de la lutte ; on écoutait avec surprise et intérêt l'explication lumineuse donnée par le savant professeur. Et si, par malheur pour un ou deux champions qui osaient résister, la discussion menaçait de se prolonger, alors le célèbre abbé donnait un fort coup d'aile et s'élevait à des démonstrations d'une grande hauteur. Il déployait toutes les ressources de son savoir : l'histoire, la philosophie, la théologie, la poésie, étaient tour à tour exploitées, suivant le sujet et le besoin, d'une manière admirable, et bientôt les derniers lutteurs succombaient... La voix seule du redoutable athlète se faisait entendre, et alors se vérifiait le fameux vers de Virgile :

Conticere omnes, intentique ora tenebant.
Heureux encore les témoins du spectacle, lors-



L'ABBÉ THOMAS MOREAU

dont les noms m'échappent. Il apprit par cœur une grande partie d'Homère, de Virgile, d'Horace, de Racine, de Corneille, de La Fontaine, de Bossuet et de Fénelon.

Aussi, après deux ou trois ans d'enseignement, c'était prodigieux de l'entendre dissertar sur la littérature.

Les élèves, qui ont fait sous sa direction leurs cours de belles-lettres et de rhétorique, ne tarissent pas en éloges sur les explications et les conférences magistrales qu'il leur donnait.

Avec cela notre abbé s'exerçait aux compositions en vers et en prose. Il écrivait à un ami aussi facilement dans la langue des Dieux que dans celle des simples mortels ; et les vers latins, voir même grecs, tombaient de sa plume comme les vers français.

Après une douzaine d'années d'enseignement

qu'ils avaient pu saisir toute la suite et tout l'enchaînement de la savante réplique !

L'abbé Moreau avait une de ces organisations exceptionnelles qui se rencontrent de temps à autre à de rares intervalles. Il réunissait un nombre remarquable de qualités diverses, même opposées. Quand deux ou trois de ces talents se trouvent chez un individu, on le remarque, on le signale. Il passe pour un homme plus qu'ordinaire.

Mais que dire d'un homme qui aborde tout à la fois avec succès : philosophie et musique, peinture et linguistique, histoire, théologie, botanique, voire même *photographie* ? C'est quelque chose de merveilleux !

Comment expliquer ce mystère d'un philosophe qui, après s'être longtemps absorbé avec délices dans l'étude sèche des principes de la logique ou de la métaphysique, se livre ensuite avec plaisir à l'étude sentimentale de la musique ? Comment expliquer le mystère d'un homme qui laisse la palette du peintre, qu'il affectionne, et avec laquelle il fait d'excellents tableaux, pour se jeter avec passion sur l'étude d'une langue étrangère, comme l'italien, l'allemand, le grec, le latin, l'hébreu, l'abénaquis ?

J'ai souvent surpris notre abbé à lire des ouvrages d'astronomie en langue italienne. Il possédait cette langue à tel point qu'il traduisait, il y a quelques années, pour les journaux du pays, de longs et savants articles de la *Civiltà Cattolica*.

On a dit et on redit encore que la faculté dominante de notre ami était un esprit philosophique, c'est possible. Je crois cependant pouvoir affirmer, de mon côté, que le sentiment artistique existait chez lui à un haut degré. A voir les peintures qu'il a exécutées, et la manière dont il touchait l'orgue, on peut conjecturer avec raison que, sous des maîtres et avec un long travail, il serait allé très loin dans ces deux arts.

En entrant dans sa chambre, on se serait cru dans l'atelier d'un peintre de profession. On voyait, suspendus aux murs, de jolis et gracieux paysages de Nicolet, dus à son inspiration et à son pinceau. On remarquait aussi une belle copie d'une des Vierges de Raphaël, et une autre de sainte Thérèse, toutes deux faites de sa main.

Quelqu'un lui ayant demandé un jour où il avait étudié la peinture, il répondit avec un petit air moqueur « qu'il n'avait rien appris de personne, et qu'en conséquence il devait avoir la gloire d'une seconde invention de cet art. »

Sur l'orgue ou sur le piano, il exécutait des pièces passablement difficiles. Il se faisait remarquer surtout par certaines improvisations heureuses, qui décelait chez lui une veine riche, comme dit Horace. Il lisait très facilement la musique et goûtait vivement la beauté musicale des grands maîtres. Il avait étudié Mozart, Haydn, Beethoven, Handel, Rossini, Mendelssohn, etc., etc. Il dissertait sur le mérite et le caractère de chacun comme sur les principes de la *Somme*, comme sur le mécanisme des langues. Il paraît qu'il avait aussi fait l'essai du royal instrument nommé violon. Mais il n'avait pas réussi là comme sur le clavier.

Il me disait, un jour, qu'il avait essayé de jouer de l'archet, mais que, ne se sentant pas dans le temps de dispositions pour cet instrument, il remettait à la faire *plus tard*. Heureusement qu'il est mort sans avoir accompli son projet !...

A suivre

NOS GRAVURES

LE DUEL BOULANGER-FLOQUET

LA suite de l'incident qui se produisit à la Chambre des Députés—incident dont nos lecteurs connaissent les péripéties—M. Floquet, président du Conseil des ministres, constitua pour témoins MM. Clémenceau et Périn, députés. Ceux-ci se mirent en correspondance avec MM. Le Hérisse et Laisant, représentant le général Boulanger, et, d'un commun accord, il fut décidé qu'une rencontre était inévitable.

Le combat fut fixé au lendemain matin, à dix heures, dans la propriété de M. le comte Dillon, ami intime du général, et l'arme choisie, l'épée.

Ce duel, ainsi qu'on le sait, a eu pour le général une fatale issue.

Voici comment les choses se sont passées :

Les deux adversaires sont arrivés quelques minutes avant dix heures, accompagnés de leurs témoins. Le général Boulanger avait amené avec lui le Dr Labbé, et M. Floquet le Dr Monod, chirurgien.

La rencontre a eu lieu au fond du jardin, dans un endroit qui sert de manège à M^{me} la comtesse Dillon. Le sort avait placé le général au milieu du manège, tournant le dos à la maison d'habitation. La direction du combat était échue à M. Laisant. Les épées de M. Floquet furent mises en main des combattants.

Les témoins du président du conseil avaient exigé que les adversaires fussent obligés, après le fer croisé, avant le commandement : « Allez, messieurs, » de faire un pas en arrière ; mais le général Boulanger, sans se conformer à cette convention, a chargé M. Floquet avec une ardeur voulue.

M. Boulanger, en effet, avait déclaré d'avance qu'il voulait un combat sérieux, et qui ne se terminât pas par une piqûre légère—et selon la formule—sur l'avis des médecins. Il avait, en outre, fait déclarer par ses témoins qu'il ne voulait pas de réconciliation après le combat.

M. Floquet, dont l'attitude a été d'une correction indiscutable, a montré qu'il avait une grande habitude de tirer. En effet, avant de prendre l'épée, il a fait plusieurs appels du pied en tâtant le sable, qui rendait le terrain très mauvais.

L'attaque a été tellement violente que M. Boulanger, d'une part, a glissé et est presque tombé à genoux, pendant que M. Floquet perdait l'équilibre. Quand on a remis en position les deux champions, le général était blessé à la main et M. Floquet à la jambe.

Les épées étant fausses, on a dû prendre celles apportées par le général Boulanger pour continuer le combat. A la deuxième reprise, le général Boulanger a bondi de nouveau sur M. Floquet.

M. Floquet a été touché à la fois au-dessus du sein droit et à la main gauche, et c'est en parant le coup droit que lui envoyait le général Boulanger qu'il a enfoncé son épée de sept centimètres dans la gorge du général, entre la jugulaire et la carotide. C'est le nerf phrénique, qui intéresse directement le poumon et le diaphragme, qui a été atteint.

L'épée est même restée dans la plaie. Malgré sa blessure, le général Boulanger voulait continuer.

— Je veux continuer... je veux continuer ! s'écriait-il.

Mais les médecins l'en ont empêché, et ses témoins l'ont conduit, la chemise inondée de sang, dans la demeure du comte Dillon, dont le blessé a pu franchir les six marches du perron.

A ce moment, les médecins ont dû intervenir énergiquement pour empêcher le général Boulanger de se faire transporter chez lui, rue Dumont-d'Urville.

Aujourd'hui, le général Boulanger est complètement remis de sa blessure et peut vaquer à ses affaires.

LES VOILÀ QUI PASSENT !

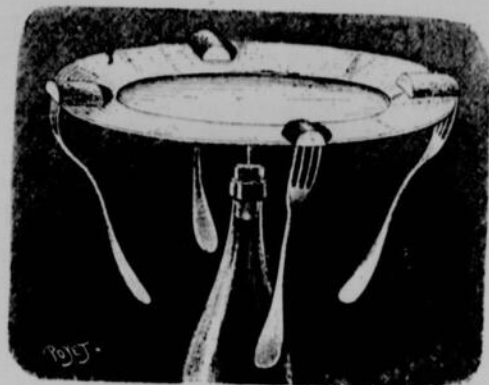
« C'est le maître d'école qui a fait la puissance militaire de l'Allemagne, » disait-on après Sadowa et après la guerre de 1870.

C'est sans doute en souvenir de cette appréciation tant de fois commentée que M. Jean Brunet a composé l'intéressante scène que reproduit notre gravure.

C'est à la fin de l'occupation prussienne, à l'époque de la délibération du territoire français : attirés par le bruit d'un régiment en marche, les enfants sortent de l'école, et, groupés autour de l'instituteur, ils regardent passer ceux qui ont écrasé leur père sous le nombre, ceux qui ont envahi le sol sacré de la Patrie.

Jamais ils n'oublieront ce spectacle ; jamais ne s'effacera de leur mémoire le souvenir de ce régiment vainqueur qui lourdement traverse la cité. Mille pensées se lisent sur leurs jeunes visages curieux ; l'angoisse patriotique, le désir de la vengeance, la volonté de travailler au relèvement de la France.

SCIENCE AMUSANTE



L'ASSIETTE SUR UNE AIGUILLE

Nous avons vu, dans les cirques et théâtres, les équilibristes faire tourner au bout d'un bâton pointu des assiettes, saladiers et autres ustensiles de ménage ; la plupart du temps ces objets sont en bois ou en métal, et leur équilibre, dû seulement à la force centrifuge, cesse dès que le mouvement de rotation n'est plus assez fort pour vaincre l'effet de la pesanteur.

Mais voici le moyen, pour nos lecteurs de la *Science Amusante*, de faire tenir une assiette en équilibre stable sur la pointe d'une aiguille, et même de lui imprimer un mouvement de rotation sur ce pivot délicat.

Fendez 2 bouchons suivant leur axe, et, à l'extrémité des 4 morceaux ainsi obtenus, plantez 4 fourchettes, formant avec l'entaille plane que vous avez faite un angle un peu inférieur à l'angle droit. Posez les 4 bouchons ainsi préparés tout autour de l'assiette, et à égale distance les uns des autres, en ayant soin que les dents des fourchettes s'appuient contre les bords de l'assiette, ce qui évite leur balancement.

Le système ainsi disposé pourra se tenir en équilibre sur la pointe d'une aiguille dont la tête aura été enfoncée dans le bouchon d'une bouteille ; en agissant avec précaution pour éviter tout glissement, vous pouvez imprimer un mouvement de rotation à votre assiette, qui tournera d'autant plus longtemps que le frottement est presque nul au point de contact avec l'aiguille.

LES PREMIERS SOINS

LE MAL DE MER

Symptômes.—Le mal de mer consiste en une série d'accidents (vertiges, pâleur, mal de tête, crachotements et salivation, sueurs froides, nausées, vomissements, angoisses et anxiété respiratoires, prostration extrême, etc.) qui affectent les nouveaux embarqués. Ces accidents ne sont point, en général, très graves par eux-mêmes ; on s'habitue peu à peu aux mouvements d'un navire. Toutefois, il y a des personnes qui ne cessent de vomir tout le temps qu'elles sont en mer ; chez elles, il peut se produire un état de marasme et de débilité inquiétant.

En attendant le médecin.—Faire un repas suffisant avant de s'embarquer, se serrer fortement la taille à l'aide d'une ceinture, garder au début la position horizontale, prendre du champagne frapper, du bouillon froid, des aliments légers ; s'accoutumer lentement, en se couchant de temps à autre, aux oscillations du navire. Nous avons vu deux ou trois pioules d'un centigramme d'extait d'opium, prises à une heure d'intervalle, agir d'une manière avantageuse sur des sujets nerveux. S'il ne s'agit que d'une courte traversée, le chloral, à la dose de trois ou quatre grammes, paraît avoir une action salutaire et procure un sommeil qui n'est pas troublé.

LE BON CONSEILLER.

Les plus grands théâtres du monde sont : le Grand Opéra Hall, Nouvelle-Orléans, 2,500 personnes ; l'Académie de Musique de Paris, 2,100 ; Covent Garden, Londres, 2,684 ; La Scala, Milan, 2,113 ; Adelphi, Chicago, 2,238 ; Alexandria, Saint Pétersbourg, 2,330 ; Académie de Musique, New-York, 2,526 ; Théâtre de Boston, 2,972 ; Académie de Musique, Philadelphie, 2,865 ; Stadt-Theater, New-York, 3,000. Le Colysée de Rome pouvait contenir 80,000 personnes.

USAGES ET COUTUMES

LES VISITES, LA CONVERSATION — (Suite)

On ne peut, ainsi que quelques personnes le souhaiteraient, composer ici des phrases à l'usage de ceux qui font des visites, qu'ils apprendraient par cœur et qu'ils débiteraient de salon en salon. Ce serait la chose la plus sottise du monde et l'homme le moins intelligent, la femme la plus nulle seront plus intéressants en parlant selon leurs petits moyens, qu'en répétant—à la façon des perruches—des phrases toujours les mêmes, alors qu'elles seraient encore tournées par le plus spirituel des académiciens.

Mais on peut tracer de grandes lignes qui aideront les gens à se diriger dans la conversation et, pour ce faire, nous prendrons les avis de quelques personnes aussi compétentes qu'illustres.

Écoutez d'abord Shakespeare :
 « La conversation doit être, dit-il, amusante et gaie sans grossièreté, spirituelle sans recherche ni affectation, libre sans indécence, savante sans pédanterie ni suffisance, si on parle de choses récentes, actuelles, il n'y faut ajouter aucune invention. Telle conversation est trop rare, ajoute le grand écrivain anglais. »

Souvent il arrive que de grands bavards, des gens trop loquaces s'emparent d'une personne de l'assemblée et lui tiennent de longs discours, malgré tous les efforts de l'infortuné pour y mettre fin. A ceux-là nous demandons de méditer un peu ce conseil de lord Chesterfield à son fils : « Ne retenez jamais personne par le bouton de son habit ou par la main pour vous faire écouter. Car si les gens ne veulent pas vous entendre vous faites mieux de retenir votre langue que de les retenir. »

Si absurde, si prolixe, si ennuyeuse que soit la conversation engagée, ne manifestez aucune impatience pendant que les autres causent. N'interrompez jamais. Placez votre mot à propos, avec autant de brièveté, de clarté et d'élégance que faire se peut. Il est malséant de garder un mutisme obstiné, mais on n'est pas obligé de parler beaucoup. Et surtout il est très impoli de s'emparer de la conversation et de condamner toutes les autres personnes au silence. Tâchez de ne pas vous engager dans une discussion, si courtoise qu'elle soit. Cela ne veut pas dire que vous deviez cacher vos opinions. Ne dissimulez pas, c'est lâche ; mais n'essayez pas d'imposer vos idées ou de convaincre, cela n'appartient qu'à des gens extrêmement doués. Ne critiquez pas, si gentiment que vous puissiez le faire.

N'ayez pas l'air de noter les inéligances de langue chez les autres ; restez impassible en entendant commettre des fautes de grammaire et de français. En narrant, ne oitez jamais : *Vous voyez, vous savez*. Ne prodiguez pas les *alors*. N'ayez pas l'esprit absent. Ne faites répéter que ce que vous n'avez pu entendre ou comprendre, et encore dans le cas seulement où vous avez à répondre. Ne commencez pas une conversation en parlant du temps. Ne parlez pas de vos affaires personnelles, ni de votre famille, ni de matières professionnelles ou tout autres auxquelles les gens présents ne peuvent rien entendre ou qui n'ont pas le pouvoir d'intéresser. Mais si on vous demande des lumières sur ce point, répondez avec obligeance, sans vous étendre indéfiniment. Ne sollicitiez pas la confiance des autres, s'ils vous la donnent spontanément, n'en abusez pas. Avant de parler d'un défaut physique, voyez si, dans la compagnie, quelqu'un n'est pas affligé de ce défaut.

Ne vous plongez pas avec un autre visiteur dans un sujet de conversation que les autres ne pourraient comprendre, auquel ils ne pourraient prendre part. Ce serait aussi impertinent que de chuchoter. Ne parlez pas trop haut, mais d'une voix claire et distincte, ferme chez un homme, douce, distinguée chez une femme, musicale chez tous, ce qui s'obtient en modérant, en toutes occasions, les éclats de l'organe et en ne

laissant pas aller à l'apreté, à la sécheresse que la colère ou la mauvaise humeur communique à la voix, il faut encore se garder d'émailler ses discours d'expressions étranges, cela sent l'affectation ; d'employer de grands mots pour désigner de petites choses ; de prodiguer les *parfaitement*, les *évidemment*, les *assurément*, etc., etc.

ANN SEPT.

CONNAISSANCES UTILES

Pour empêcher les brides de chapeau de se couper.—Cette recette est surtout excellente pour les rubans noirs. Faites tremper les brides dans un demi verre de vinaigre, faites les sécher, elles seront après cela insaisissables.

Pour blanchir les mains.—Prenez une demi once de gomme de camphre, un demi-once de glycérine et une livre de suif de mouton, puis mélangez. Appliquez tous les soirs.

Conservation des cerises.—Un journal hollandais indique un procédé très simple de conservation de la cerise, ce joli fruit qui vient de faire son apparition. Nous le donnons pour ce qu'il vaut. Il est si facile à essayer. On met les cerises dans un flacon que l'on bouche hermétiquement, et au bout de plusieurs mois on jouit de l'agréable surprise de les retrouver intactes, aussi belles et aussi succulentes qu'au moment de la cueillette.

Emploi du lait pour le nettoyage des taches d'encre et pour le nettoyage des gants.—Qui se douterait que le lait nous rendrait tant de services de propreté ? Pour les taches d'encre fraîches, il faut plonger la tache dans le lait chaud, et l'y laisser tremper pendant plusieurs heures. Si elles sont anciennes il faut mettre toute l'étoffe qui entoure la tache dans le lait chaud. Il faut ensuite étendre l'étoffe sur une table et sur une serviette pliée en plusieurs doubles. Chaque tache est alors frottée avec un linge fin. Ne laissez pas sécher le lait sur l'étoffe sans frotter. Lavez à l'eau tiède si le lait a laissé une auréole.

Employez le même procédé pour les gants, les blancs surtout, en les frottant avec du lait tiède et ensuite avec une flanelle bien propre.

CHOSSES ET AUTRES

—Le surplus de la récolte du blé au Manitoba sera de 2,000,000 de boisseaux.

—Mœurs d'aujourd'hui. Deux dames causent : « J'ai une visite obligatoire à faire à Mme X.... Savez-vous à quelle heure on ne la trouve pas ??? »

—L'ambitieux traite ses amis comme les bâtons d'une échelle : il s'y cramponne avec les mains pour monter, puis les foule aux pieds.

—Il y a en Russie environ trente grands ducs qui sont tous proches parents du czar. Chacun d'eux reçoit de l'Etat une pension annuelle s'élevant à \$80,000. La majorité de ces nobles possèdent de grands fortunes.

—A l'exposition de Paris 1889, il y aura un globe de 130 pieds de circonférence qui donnera toutes les divisions géographiques du monde avec les découvertes modernes. Il y aura une galerie autour, et des professeurs pour expliquer le tout. Les différents pays seront en relief, et on épargnera aucun frais.

—Un prêtre français, dont les auditeurs étaient généralement peu nombreux, prêchait l'autre jour dans l'église de son village, quand la porte était ouverte, on jura, suivi de plusieurs oies, entre dans l'église et s'avance dans l'allée. Le curé, profitant de la circonstance, passe la remarque suivante : « Je ne veux pas dorénavant trouver à redire de ce que les paroissiens n'assistent pas aux offices, parce que, quoiqu'ils ne soient pas venus, ils ont envoyé leurs représentants. »

ROLE DOMESTIQUE DE LA FEMME.—A propos du rôle domestique de la femme. Socrate, dans ses instructions toujours appropriées aux besoins, aux dispositions et à la capacité de ceux qu'il voulait instruire, disait : « Pour moi, j'estime qu'une femme qui est bonne ménagère contribue tout autant que le mari à faire prospérer la maison. En effet, si l'argent vient par les opérations du mari, il s'en va d'ordinaire par les emplettes de la femme ; quand ces emplettes se font à propos, les maisons s'élevaient, quand elles se font sans discernement, les maisons déclinent. »

—Le czar de Russie a donné récemment une preuve de sa grande force musculaire à un divertissement à Fredensborg. Un conjurateur allemand donnait un divertissement à la famille royale danoise en faisant des tours habiles, et montrait un talent particulier dans l'usage et l'abus des cartes. Après que la séance fut finie Alexandre III s'approcha du conjurateur, en disant qu'il connaissait un tour de carte que Herr Lowe aurait de la difficulté à faire. Ceci consistait à déchirer un paquet de 52 cartes au premier essai, promesse que l'empereur accomplit sans la moindre difficulté, et laquelle le conjurateur avoua être incapable de faire.

L'ABUS DES CIGARETTES.—On vient de conduire à l'asile des aliénés de Lexington un jeune homme de Millersburg Kentucky. M. Henry Vimont, que l'abus du tabac a rendu fou. Il paraît que M. Vimont en était arrivé à fumer chaque jour plus de cent cigarettes. Cette fatale passion s'était emparée de lui il y a deux ans environ. A ce moment, M. Vimont avait à Leadville (Colorado) une situation lui permettant de vivre largement, et il passait en ville pour un jeune homme modèle. Peu à peu il s'est mis à fumer avec excès, et à mesure que le nombre des cigarettes augmentait sa raison s'affaiblissait chaque jour davantage. M. Vimont en est arrivé à ne plus attendre qu'une cigarette fût finie pour en allumer une autre, au bout de quelques semaines de ce régime, la folie s'est déclarée et le fumeur imprudent est maintenant interné dans une maison d'aliénés.

N'oubliez pas que chaque copie du MONDE ILLUSTRÉ peut gagner de \$1.00 à \$50.00.

Ne payez donc pas double Prix

EN ACHETANT

A LA SEMAINE



Allez au Magasin Central de Porcelaine et vous achetez à des conditions de paiements très avantageuses ou moitié prix pour argent comptant.

N'oubliez pas que je puis vendre ma belle lampe à suspension en cuivre pour \$2.25.

Mes services à souper (44 morceaux) se vendent rapidement.

AU

CENTRAL CHINA HALL

L. Deneau

2023, RUE NOTRE-DAME



CHASSE ET PECHE

PROVINCE DE QUÉBEC

TEMPS DE PROHIBITION

CHASSE

(47 Victoria, ch. 25 ; 50 Victoria, ch. 10)

1 Caribou et chevreuil, du 1er janvier au 1er octobre.

2 L'original (mâle et femelle) en tout temps jusqu'au 1er octobre 1890.

N. B. — Il est défendu de se servir de chiens, collets, trappes, etc., pour faire la chasse de l'original, du caribou et du chevreuil. Personne (blanc ou sauvage) n'a le droit, durant une saison de chasse, de tuer ou de prendre vivants plus de 3 caribous et 4 chevreuils. Pour en tuer un plus grand nombre, il faut avoir préalablement obtenu un permis du Commissaire des Terres de la Couronne, à cet effet.

Après les dix premiers jours de prohibition, il est défendu aux compagnies de chemins de fer et de bateaux à vapeur, ainsi qu'aux rouliers publics, de transporter tout ou partie (à l'exception de la peau) de l'original, d'un caribou et du chevreuil, sans autorisation du Commissaire des Terres de la Couronne.

3 Castor, vison, loutre, martre, pékan, du 1er avril au 1er novembre.

4 Lièvre, du 1er février au 1er novembre.

5 Rat-musque (dans les comtés de Maskinongé, Yamaska, Richelieu et Berthier seulement,) du 1er mai au 1er avril suivant.

6 Bécaisse, becassines, perdrix de toutes espèces, du 1er février au 1er septembre.

7 Macreuses, sarcelles, canards sauvages d'une espèce, du 15 avril au 1er septembre, (excepté harles (bec-soies), harards, goelands.) Et en aucun temps de l'année, entre 1 heure après le coucher et une heure avant le lever du soleil. Il est aussi défendu de se servir d'APPELANTS, etc., durant ces heures de prohibition.

N. B. — Néanmoins dans les parties de la Province situées à l'est au nord des comtés de Bellechasse et Montmorency, les habitants peuvent chasser en toutes saisons de l'année, mais pour leur nourriture seulement, etc., les oiseaux mentionnés au No. 7.

8 Les oiseaux percheurs, tels que : les hirondelles, le tritri, les fauvettes, les moncherolles, les pies, les engoulevents, les pinsons, rossignols, oiseaux bleu, etc., les mésanges, les chardonnerets, les grives, (merle, flûte des bois, etc.), les roitelets, le goglu, les mainates, les gros becs, l'oiseau-mouche, les coucons, les hiboux, etc., excepté les aigles, les faucons, les éperviers et autres oiseaux de la famille des falconides, le pigeon-voyageur, (tourter), le martin pêcheur, le corbeau, la corneille, les jaseurs, (récollets), les pies grièches, les geais, la pie, le moineau, les étourneaux.

9 D'enlever les œufs ou nids d'oiseaux sauvages. En tout temps de l'année.

N. B. — Amendes variant de \$2 à \$100 pour chaque infraction, ou l'emprisonnement à défaut de paiement.

Toute personne n'ayant pas son domicile dans la Province de Québec ou dans celle d'Ontario, ne peut, en aucun temps, faire la chasse en cette Province, sans y être autorisé par un permis du Commissaire des Terres de la Couronne. Ce permis n'est pas transférable.

PECHE

1 Saumon (à la ligne,) du 1er septembre au 1er mai.

Saumon (à la ligne dans la rivière Ristigouche,) du 15 août au 1er mai.

2 Truite tachetée (de ruisseau ou de rivière, etc.) du 1er octobre au 1er janvier.

3 Grosse truite grise, *lunge* et *winnouiche* du 15 octobre au 1er décembre.

4 Dore du 15 avril au 15 mai.

5 Achigan et Maskinongé, du 15 avril au 15 juin.

6 Poisson blanc, du 10 novembre au 1er décembre.

Amendes variant de \$5 à \$20 pour chaque infraction, ou l'emprisonnement à défaut de paiement.

N. B. — La pêche à la ligne (canne et ligne) seule est autorisée dans les eaux des lacs et rivières sous le contrôle du Gouvernement de la Province de Québec.

Toute personne non domiciliée dans la province de Québec est obligée de se procurer un permis du Commissaire des Terres de la Couronne pour pêcher dans les lacs ou les rivières de la Province qui ne sont pas sous bail. Ce permis est valable pour une saison de pêche et n'est pas transférable.

DEPARTEMENT DES TERRES DE LA COURONNE, Québec, 13 juillet 1888.

F. E. TACHÉ,

Assistant-Commissaire des Terres de la Couronne.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 416.—CHARADE

Dans mon Premier
De fer ou de terre,
On peut mettre mon Dernier.
Et en parcourant cette terre,
Le long d'un chemin ou d'un chantier,
Le voyageur voit souvent mon Entier.

No 417.—LOGOGRIPE

Sur six pieds, je suis tissu
Plus frais mais bien moins cossu
Certains que celui de laine.
Sans chef, je deviens objet
Tel qu'aiguille, que crochet,
Pince ou perforante alène.

No 418.—FANTAISIE ANAGRAMMATIQUE

Décomposer la phrase suivante pour former,
par la décomposition des lettres, le nom fran-
çais d'un célèbre savant Italien :

IL A DONC PRIÉ ? DAME !

SOLUTIONS :

No 414.—Les mots sont : Bénier et Biner.
No 415.—Le mot est : Papier.

ONT DEVINÉ :

P. A. Frenière, Saint-Jean, (P.Q.) ; Henri
Lamontagne, Longueuil ; Ed. Turcotte, Qué-
bec ; Mlle Eva Blouin, Albert et Oscar Blouin,
Mlle Clémentine Germain, Joseph Dion, Th-
eza Blouin, Césaire Brosseau, Montréal.

Abonnez-vous au MONDE
ILLUSTRE, le plus complet et le
meilleur marché des journaux lit-
téraires du Canada.

Buvez-en ! Pèlerin, Buvez-en !

L'Eau Saint-Léon fait disparaître tous
les maux

Montréal, 31 Juillet 1888.

COMPAGNIE D'EAU SAINT-LÉON.

Messieurs.

Je fais usage de l'eau Saint-Léon depuis un
an environ, et je puis attester que c'est un re-
mède des plus efficaces contre le rhumatisme,
dont je souffrais beaucoup avant que j'eusse
commencé à en faire usage.

CARROLL RYAN.

Editeur du *Montréal Post* et du *True Witness*.
En vente chez tous les principaux pharma-
ciens et épiciers, et en gros et en détail, à 25 cts
le gallon, par

LA CIE. D'EAU DE SAINT-LÉON

54, CARRÉ VICTORIA

A. POULIN, gérant, Montréal

Téléphone 1432

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'annon-
cer que nous avons tou-
jours en magasin les articles
suivants :

Les triples extraits culi-
naires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bon-
teilles de toutes grandeurs.
Moutarde Française, Gly-
cerine, Collefortes.
Huile d'Olive en 4 pintes,
pintes et pots.
Huile de Foie de Morue,
etc., etc.

HENRI JONAS & Cie
10—RUE DE BRESOLES—10
(BATISSEUR DES SEURS) MONTREAL

Frank Leslie's Illustrated, le plus
complet des journaux illustrés anglais, publié aux
Etats-Unis, contenant 8 pages de texte et 8
pages de gravures. Prix d'abonnement : un
an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos 53
et 55, Park Place, New-York (E.-U.).

The London Illustrated News (édition
américaine) journal illustré, publié à New-York,
contenant 12 pages de texte et 10 pages de
magnifiques gravures. Abonnement : \$4 par
année ; 6 mois, \$2.50 ; 3 mois, \$1.25 ; le nu-
méro, 10 cents. S'adresser : Potter Building,
Park Row, New-York.

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
18—RUE SAINT-LAURENT—18
MONTREAL

JOHNSTON'S FLUID BEEF
IS THE MOST
PERFECT FORM OF CONCENTRATED
FOOD

Une Nourriture Concentrée

Est donnée par

LE JOHNSTON'S FLUID BEEF

Grande vente de meubles à réduction durant le mois d'août !

Sets de Chambres à coucher, Sets de Salons et Voitures d'Enfants, (au-dessus de \$200,
25 p. c. d'escompte)
Sets de Chambres et de Salons de \$150 à \$200. — (20 p. c. d'escompte)
Sets de Chambres et de Salons de \$100 à \$150, (15 p. c. d'escompte).
Tout achat de meubles de \$50 à \$100, (10 p. c. d'escompte).
Argent comptant seulement. Meubles livrés aux bateaux ou aux chars et emballés avec
soin sans charge extra.

WM. KING & CIE,
652, RUE CRAIG, MONTRÉAL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de
cette préparation délicieuse et rafraichissante.
Elle entretient le scalp en bonne santé, em-
pêche les peaux mortes et excite la pousse.
Excellent article de toilette pour la chevelure.
Indispensable pour les familles. 25 cents la
bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

LA
Nourriture



Lactée
EST LA MEILLEURE.

POUR LES JEUNES ENFANTS elle rem-
place parfaitement bien le lait de la mère et sauve
souvent la vie. POUR L'INVALIDE ou LE
DYSPEPTIQUE elle est de la plus grande va-
leur. Elle est la nourriture
La Plus Recherchée pour l'Enfant,
La Meilleure pour l'Invalide
La Plus Agréable au Gout
La Plus Economique.
150 REPAS D'ENFANTS POUR \$1.00
Nous enverrons une photographie cabinet du
Trio de Mme. Dart—trois jolis enfants—à la mère
d'un bébé qui naîtra dans le courant de l'année.
Aussi un pamphlet de grande valeur sur les soins
nécessaires à donner aux enfants et aux invalides.
En vente chez les pharmaciens, 25c, 50c, \$1.00.
WELLS, RICHARDSON & CIE., MONTREAL. P.Q.

VALEUR EXTRA

Chemises en batiste nouveaux dessins, 2
cols et manchettes, à \$1.00—Bas en mérino,
25 cents.

DeLorimier, 1700, Notre-Dame

P. S.—Chemises faites sur commande.

Loterie Nationale!

CLASSE D.

Tirages : troisieme mercredi
de chaque mois

LE QUINZIÈME TIRAGE MENSUEL
AURA LIEU

MERCREDI, 19 Septembre 1888

A DEUX HEURES P. M.

VALEUR DES LOTS

\$50,000

Gros lot : un Immeuble de \$5,000

NOMENCLATURE DES LOTS

1 Immeuble de.....	\$5,000	\$ 5,000
1 —————	2,000	2,000
1 —————	1,000	1,000
4 Immeubles de.....	500	2,000
10 —————	300	3,000
30 Amenagements de.....	200	6,000
60 —————	100	6,000
200 Montres d'or de.....	50	10,000
1000 Montres d'argent de.....	10	10,000
1000 Services de toilette de.....	5	5,000

2,307 lots valant..... \$50,000

\$1.00 LE BILLET

Le Secrétaire : S. E. LEFEBVRE
Bureaux : 19, St-Jacques, Montréal, Canada.

N. B.—L'administration de la Loterie
attire l'attention de ses clients sur les impor-
tants changements opérés dans la nomencla-
ture des lots et les informe en même temps
qu'elle discontinu la Deuxième Serie (billets
de 25cents).



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inven-
teur, propriétaire et manufacturier des cé-
lèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre-
Dame, à l'enseigne du sauvage.

Montréal, 9 mai.

CERTIFICAT. — Moi, soussigné, je certifie
que pendant 6 mois j'ai été malade d'une dé-
mangeaison et darthes aux bras d'une souf-
rance terrible, j'ai été guéri par les remèdes
de J. E. P. Racicot, propriétaire et fabricant
de remèdes sauvages, dans l'espace de trois se-
maines, au No. 1434, rue Notre-Dame, à l'en-
seigne du sauvage.

ARTHUR LAFERRIERE, typographe.

No 11, St-Etienne, Côteau St-Louis.

Vous trouverez les mêmes remèdes au No
25, rue Saint-Joseph, Québec, et au No 9, rue
Dupont, Sherbrooke.

VICTOR ROY,
ARCHITECTE
No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

A LA PHARMACIE DU PEUPLE

On trouvera toujours à cette maison, outre
les remèdes patentés de France, d'Angleterre,
des Etats-Unis et du Canada, toutes les sortes
d'herbages tels que Racines, Feuilles, Ecorces,
Fleurs, Bourgeons, Duvets, etc., etc.
Aussi une grande variété de graines pour
oiseaux, nids et bains.
Une visite est sollicitée.

A. F. BRUNETTE
2461, rue Notre-Dame, Montréal

Avis aux commerçants et à la bourgeoisie

Importez vos vins vous-mêmes (4 et 6
mois de crédit)

La maison MALVEZIN & Cie., de Bor-
deaux (France), offre à des prix exceptionnels
les vins des meilleurs crus du Médoc, dont la
pureté aussi bien que l'origine sont garantis.

VINS.—Vins rouges ou blancs depuis \$1 le
gallon (en fûts de 12, 25 ou 50 gallons).

CHATEAU PICOURNEAU recommandé aux ama-
teurs pour son délicieux bouquet, son parfum
délicat (8 médailles d'or aux diverses expo-
sitions européennes) depuis 1.50 le gal., suivant
âge, ou en caisses de 12.

GRANDS CRUS DU MÉDOC (vins très
vieux), dont l'usage est recommandé aux per-
sonnes faibles ou malades, depuis \$1.75 le
gal. ou en caisse.

BOURGOGNES si renommés du Clos des
Moines (monopole de la maison Malvezin),
depuis \$1.75 le gal. ou en caisse.

ALICANTE, PORTO, XERES, MALAGA, Ma-
dère, Muscat, Marsala, Pajorete, Tockey,
Malvoisie, en petits fûts d'origine, de 5 à 7
gal. depuis \$2.50 le gal.—Les célèbres Cham-
pagnes don Juan et Crème de Rose du Château
de Pékin, marque III, E. Mercier, (Epernay)
marque préférée par toute l'aristocratie fran-
çaise, de la Grande-Bretagne et des Indes,
depuis \$12 la caisse.

SPRITUEUX.—Rhum blanc de Java en cr-
uchon d'un 1/2 gallon, Cognacs et fin Cham-
pagne, depuis \$3.25 le gallon en petits fûts
ou bouteilles.

FONTAINE RICHELIEU. — Magnifique fon-
taine en porcelaine décorée, sortant des usines
de la maison Vieillard & Cie, de Paris. Splen-
dide ornement pour bar, salle à manger, etc.
La fontaine contenant vingt litres de vins
d'Espagne, rhum ou tout autre liqueur au
choix, 16 dollars

Ordres respectueusement sollicités, prompt-
ement exécutés et échantillons envoyés sur
demande.

A. BERTIN,
AGENT GENERAL POUR LE CANADA
243, RUE ST-ANTOINE